

Chapitre XX : Dans les années quatre-vingts

Genève s'est élancée dans la voie du progrès sous l'impulsion de James Fazy, mais son chef, ébranlé par les attaques personnelles sans cesse renouvelées de ses adversaires, a fini par succomber à la désaffection de ses amis politiques. L'un de ses lieutenants, Antoine Carteret, a fait voiles sur l'océan des passions confessionnelles, et le vieux libéral qu'était demeuré Fazy malgré son radicalisme autoritaire n'a pu le suivre sur ces flots agités. Il n'était plus qu'un patriarche de la politique, un prophète que l'on consultait mais dont on ne suivait pas les avis. Les conservateurs, protestants intransigeants, furent entraînés pour la plupart par le courant anticlérical, et leur parti, le "parti indépendant", disparut de la scène.

Cartigny, cette fois, suivit le courant, mais en quelque sorte à distance, avec une certaine modération. Jean Oltramare, fils de Théodore, maire de 1870 à 1880, fut député radical-libéral au Grand Conseil; il était doux, conciliant, et s'efforçait de marier le traditionalisme de sa commune avec les idées du temps; il y parvint en exaltant le protestantisme de son village. Lorsqu'il mourut, le *Genevois* dit de lui, dans son article nécrologique, le 10 juin 1880 : "Comme député, Oltramare, qui appartenait à l'opinion radicale-libérale, mais dont le caractère était empreint de beaucoup de largeur et d'esprit de conciliation, avait pris une part active à la lutte contre les entreprises du cléricisme. Esprit avancé, cœur chaud, nature franche, affable et tolérante, Oltramare laisse dans sa commune un vide bien difficile à combler."

Jean Oltramare était entré en fonctions depuis quelques semaines lorsque les hostilités franco-allemandes débutèrent; on s'émut, au village, des défaites françaises, les jeunes gens partirent pour les frontières, on s'apitoya sur "les Bourbaki", mais cette guerre, partielle, n'eut pas, sur la vie communale, de répercussions comparables à celles que devaient provoquer les conflits généraux de 1914 et de 1939.

Peu après, en 1873, les Duval quittèrent à la fois le château et le village. Madame André Duval, fille des Frank Duval, venait de

s'éteindre. D'elle, Madame Dufour, la mère de Louis, nous disait il y a quelque 25 ans : "Nous trouvions Madame André bien jolie; elle avait des yeux qu'on ne pouvait oublier, des yeux magnifiques, et une démarche à elle. - J'allais le dire, interrompit Mme Breitenstein : elle avait une démarche tout à elle; tu t'en souviens comme moi, elle se balançait un peu, enfin on peut pas dire, mais c'était une démarche qui frappait. - Et comme elle apprivoisait tous les oiseaux des environs ! Quand elle était malade, étendue sur sa chaise-longue, elle tendait la main, et tous, chantant, arrivaient picorer."

Madame Duval mourut, et son mari, atteint par des revers de fortune, vendit le château à M. Ziegler, un Alsacien qui ne put supporter de voir son lieu natal devenir allemand, et s'établit à Cartigny plutôt que de gagner une province demeurée française. (Note175GRHC). Il habita longtemps le château, jusqu'à sa mort, et après lui sa fille y resta quelques années encore, puis à son tour le vendit à Madame Isabelle Patry-Chauvet. Il n'était pas toujours commode, le papa Ziegler; il savait ce qu'il voulait et ne l'envoyait pas dire; il gagna même un procès contre la commune à propos d'un projet qu'il avait conçu : un établissement de bains près du Moulin; il ne put toutefois passer à la réalisation, la municipalité ayant établi le stand et la ligne de tir dans cette direction.

1873 a été, pour la commune, une date importante grâce à la construction du ~~Alors fut inauguré, avec la route conduisant à La Plaine, le~~ grand et beau viaduc sur le Nant des Crues, inauguré en 1877 avec la route conduisant à La Plaine et à Avully (note175GRHC). Louis Wuarin, l'ancien maire, m'a conté un jour pourquoi le viaduc est recouvert de magnifique granit" Il y avait, me dit-il, quelque part en Savoie, près du Vuache, un propriétaire que gênait fort, tout près de sa maison, un grand monticule, une sorte de petite colline qui obstruait la vue. Désireux de ne rien déboursier pour les travaux, il fit venir un entrepreneur, et convint avec lui que, pour sa peine, l'homme de l'art aurait les matériaux qu'il déblairait Or, que trouva l'entrepreneur ? Du granit ! Du granit ! Encore du granit ! Il y en avait beaucoup, il y en avait trop, et il l'avait eu sans bourse délier; apprenant que l'on construisait un pont à Cartigny, il en offrit, à bon compte, une partie à l'État de Genève, qui s'empressa de l'acquérir. Pour une fois, chacun fit une bonne affaire le propriétaire,

l'entrepreneur et l'État lui-même. M. Ormond, chef du Département des travaux publics, vint inaugurer le viaduc. On avait tout d'abord projeté de le construire plus en aval, mais on découvrit que le terrain manquait là de solidité. La route étant déjà partiellement établie, on la raccorda au nouveau plan, et c'est pourquoi elle est de pente plus raide entre Cartigny et le viaduc qu'entre le viaduc et la Printanière."

Cartigny, dès lors, n'était plus dans un cul-de-sac; il était relié par une bonne route plus directe avec Avully, et il avait un accès facile, à La Plaine, à la voie ferrée du P.L.M., ainsi qu'une liaison avec les Mandements de la rive droite. Par Bernex, en effet, on circulait encore à pied.

A la cure, nous l'avons dit, le pasteur Charles Reymond était entouré de l'affection de tous. Suivant l'expression de Madame Marc Monnier, il était "le trésor" du village. Bienveillant, paternel, il fermait ses yeux tout de douceur sur les jeunes amours de ses catéchumènes qui fleuretaient le long des haies au retour de ses leçons de religion. Il était bon, essentiellement bon, presque trop bon, peut-être, car on l'aimait plus qu'on ne le craignait. Il semait autour de lui la mansuétude; son esprit de paix a germé et s'est développé, non seulement pendant ses 37 années de ministère, mais encore après lui, en souvenir de lui, on ne connaît pas, à Cartigny, de ces haines de famille qui se perpétuent de génération en génération et empoisonnent la vie de chaque jour. D'ailleurs, tout le monde n'est-il pas cousin de chacun dans ce village où s'entremêlent sans cesse les noms des Miville, des Gallay, des Cougnard, des Wuarin, des Bochet, des Bons, des Oltramare, des Valloton, des Grobet, des Vanier, des Duchemin, des Gervais, des Duchosal, etc. ?

Et pourtant il y eut, pendant une quinzaine d'années, d'après luttes politiques dans la commune. A Jean Oltramare avait succédé l'un de ses adjoints, Léonard Duchemin, d'une famille protestante du Midi réfugiée à Genève lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Établi à Cartigny, il avait épousé l'une des **neuf huit** filles du maire Louis Clément. Léonard Duchemin était d'une teinte politique radicale plus accentuée que celle de Jean Oltramare; son administration suscita finalement une vive réaction chez les conservateurs, réaction qui aboutit à un changement de régime

en 1890. Au cours des derniers mois d'activité de Duchemin à la mairie commencèrent, sur son initiative approuvée par le Conseil municipal le 29 juillet 1889, les négociations relatives à l'établissement de la "Voie étroite", le tramway à vapeur destiné à relier à la ville les communes de la campagne. Le fils de Léonard Duchemin, nommé régent à Avully, s'y fixa pour toute sa vie, et son petit-fils, Charles, fit le trajet inverse : il enseigna longtemps à Cartigny, à partir de 1921, puis, nommé directeur d'écoles, il y est demeuré comme secrétaire de la mairie et conseiller municipal. (Note177GRHC).

Afin de fixer l'aspect que présentaient les relations entre Cartigny et la Cité dans les années quatre-vingts, nous faisons appel aux *Souvenirs* de M. Henri Duchosal, qui les a publiés dans le *Journal de Genève*. Ces souvenirs nous reportent aux années d'études au Collège de Duchosal et de son ami Jules Breitenstein. Le premier partait chaque matin de l'école de Cartigny, où son père était régent, le second de l'école d'Avully, où son père remplissait la même charge :

"Quand vinrent les vendanges, alors que l'entrée en classe à 8 heures au lieu de 7 nous promettait une sérieuse amélioration de régime, nous eûmes la déception de constater que le départ de notre train était fort peu retardé. Pendant la mauvaise saison, il ne comptait plus qu'un wagon de voyageurs et faisait le service : des marchandises, avançait lentement, s'arrêtait longuement à Satigny et à Meyrin, déposait, sans hâte, du charbon, des poutres, des tonneaux, des bestiaux, mettant près d'une heure pour aller à Genève; les habitués de la ligne l'appelaient "l'escargot". Novembre nous parut sombre. Décembre plus encore.

» Le petit trajet quotidien avait perdu tout son attrait. Parti avant 6 heures, je marchais dans une obscurité quasi complète. Par la neige et le brouillard, je voyais à peine mon chemin.

» Le paysage, si pittoresque de jour, apparaissait fort peu sympathique de nuit. Quand soufflaient les fortes bises, le viaduc qui franchit le profond ravin du Nant-des-Cruets s'emplissait de mugissements si puissants que je me sentais pris d'un vague sentiment de peur.

» Ce n'était pas sans un certain malaise que j'entendais parfois des pas qui me suivaient et devenaient plus rapides si j'accélérais mon allure ... Il s'agissait de braves gens qui allaient prendre le même train que moi et qui, entendant devant eux quelqu'un marchant de plus en plus vite, se croyaient en retard et faisaient de même.

» L'arrivée à la station me réconfortait, car j'y trouvais mon cousin Breitenstein, venu d'Avully dans des conditions à peu près pareilles aux miennes ... Nous prenions le train ensemble, mais nos voitures étaient petites, sans couloir, munies de guichets bas et étroits qui joignaient mal, "chauffées" par de longues bouilloires le plus souvent à peine tièdes. Au milieu du plafond, dans un verre hémisphérique encastré, tremblait la pâle flamme d'une minuscule lampe à huile ..."

Pour étudier leurs leçons, nos deux compères se hissaient dans les filets à bagages. Au retour, dans l'après-midi, ils jouaient aux cartes.

De Pâques jusqu'au 2 juin, date du changement d'horaire, désastre : le train, le fameux escargot arrivait trop tard à Cornavin pour l'heure de la classe. Alors Breitenstein prit pension en ville. Et Duchosal ? "Tout considéré, après une conversation où l'on fit éloge de mes bonnes jambes et de mes bons souliers, je me déclarai d'accord pour la course à pied ... De ma demeure au Collège de la Prairie, il y avait un peu plus de 11 kilomètres. Il me fallait partir à 4 h. $\frac{3}{4}$, donc me lever, au plus tard, à 4 h. $\frac{1}{4}$. Cependant, mon nouveau régime se montra tout autre que je ne l'avais supposé. Sans doute, je partais encore de nuit, mais, par le temps clair, cela me valait toute la gamme des lumières matinales : le déclin des étoiles, les clairs-obscurs de l'aube, les lueurs hésitantes du point du jour sur l'infini des champs, enfin, au lointain orient, par-dessus l'éclat bleuté des Alpes, les roses de l'aurore et, soudainement, l'apparition triomphale du disque de feu inondant de rayons et de vie le paysage tout entier.

» Dans les plaines découvertes, le sentiment d'insécurité ne peut guère se glisser. Aussi était-ce avec un minimum d'émotion que, pendant mon petit trajet nocturne, je passais à l'endroit où ma route

coupaient le "chemin des curés", si abondamment peuplé de fantômes par l'imagination populaire.

» Ce chemin, qui serpentait à travers champs de Soral à Aire-la-Ville, était suivi, dit la légende, par les curés de ces deux paroisses, lorsqu'ils voulaient se rendre visite secrètement, sans traverser ni village ni hameau. Très étroit, dissimulé entre des haies élevées, il passait pour un repaire de rôdeurs, d'êtres étranges, comme les "sangoguis", dont les faits et gestes mystérieux inquiétaient souvent les habitants de Laconnex. D'après ma grand'mère, Madame Gervais, on prétendait autrefois qu'il était hanté d'esprits de toutes sortes et qu'à minuit, on y voyait des silhouettes de soutanes doublées de spectres blancs.

» Peu à peu, les conditions de notre transport à Genève s'améliorèrent du fait de la construction du chemin de fer à voie étroite ... et, dès 1889, lorsque la ligne desservit Bernex, le P.L.M. fut échangé pendant toute l'année contre le nouveau mode de locomotion.

» En cette même année 1889, mon cousin, qui avait perdu son père et quitté l'école d'Avully, était venu habiter Cartigny, dans une jolie maison appartenant à sa mère. Nous fîmes alors toutes nos courses ensemble.

» Puis le réseau s'allongeant jusqu'à Eau-Morte (16 août 1890) et à Chancy (8 décembre 1890), il nous devint possible de prendre le train à Cartigny même ..."

1890 : cette année vit à la fois la liaison permanente et directe du village avec la ville, et un brusque changement de régime dans la Municipalité.